

Pour un féminisme qui articule race, classe, sexe et sexualité

Interview avec Ochy Curiel (République Dominicaine)

Comment est apparu le groupe dont tu fais partie, la "Casa por la Identidad de las Mujeres Afro" (Maison pour l'identité des femmes Afro)?

La République Dominicaine est un pays des Caraïbes hispanophone, produit de diverses cultures, notamment africaines, espagnole et indienne, en plus d'autres cultures issues de migrations plus récentes, notamment arabe ou chinoise — bien que l'impact de leur expression soit moindre. Diverses études ont démontré qu'en République Dominicaine, la présence de la culture africaine est la plus significative. Ceci s'exprime aussi bien dans les traits phénotypiques¹ de la population que dans différentes expressions culturelles comme la musique, l'alimentation, la vie en communauté etc. Cependant, pour palpable que cela soit pour des personnes étrangères, la population dominicaine ne se voit pas elle-même du même oeil. Le cas des papiers (carte d'identité, passeport) le montre bien : il existait jusqu'à il y a peu une rubrique spécifique pour indiquer la couleur de la peau. Il fallait choisir entre : "indienne" (or la population indienne a été complètement exterminée dès 1511 et il n'existe donc pas de traits indiens visibles, ni phénotypiques ni culturels), "couleur des blés" (*trigueña*) et "blanche". La catégorie Noire n'existait tout simplement pas. Dire : "Noir(e)" en République Dominicaine est offensant et sale, les gens le relie à ce qui vient de Haïti — peuple migrant, pauvre et Noir qui a été construit comme repoussoir idéologique et émotionnel absolu.

Au cours des années 80, certaines féministes latino-américaines et des Caraïbes commencent à se préoccuper du fait que le féminisme —entendu comme proposition théorique et pratique— fasse l'impasse sur la question du racisme et des rapports entre genre, classe et race. Ces féministes proviennent de groupes ou de collectifs qui travaillent à la visibilisation du racisme et à la revalorisation de l'identité africaine en tant qu'élément de la diversité culturelle qui caractérise nos pays. Les rencontres féministes, au cours desquelles de nombreuses femmes s'expriment à ce sujet, permettent de rendre cette préoccupation plus concrète et plus collective. En effet, les rencontres féministes elles-mêmes sont empreintes de racisme, dès lors qu'elles ne placent pas parmi les débats importants des questions telles que : comment se manifeste le sexisme envers les femmes "Noires" et "Indiennes"? Comment s'exprime la subordination des femmes quand, à leur condition de genre, s'ajoute simultanément la

¹ En termes génétiques, les éléments phénotypiques correspondent aux traits physiquement apparents, par opposition aux éléments caryotypiques inscrits dans les gènes, et qui ne sont pas apparents (par exemple, une personne peut posséder un gène récessif indiquant "yeux verts" et un gène dominant indiquant "yeux marrons". Cette personne aura les yeux marrons mais pourra avoir des enfants aux yeux verts). On verra plus loin une acception plus "politique" de ce concept.

question ethnique et de classe? Ces remises en cause ont provoqué l'apparition de collectifs et de groupes féministes qui se proposaient de faire de la politique en partant de ces trois oppressions fondamentales, qui sont liées entre elles. Il s'agit d'un des cadres historiques de l'apparition de notre groupe, *Identidad*.

Parallèlement, dans la plupart des pays d'Amérique latine et des Caraïbes, apparaît à la fin des années quatre-vingt un mouvement culturel de résistance à la commémoration des 500 ans de la mal nommée "découverte de l'Amérique" — commémoration patronnée et organisée par les divers gouvernements et l'Église catholique. Ce mouvement visait à souligner que l'événement historique de la "découverte" avait impliqué en particulier la mise en place de l'esclavage, le massacre des peuples indiens et l'imposition de certaines cultures à d'autres sur la base du pouvoir économique et politique des colonisateurs — pouvoir qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Une des bannières importantes choisie par le mouvement culturel a été la visibilisation de l'héritage africain comme élément essentiel de nos cultures. Or précisément cet élément a été nié pendant plusieurs siècles par les secteurs au pouvoir, dont la stratégie a toujours été de présenter l'hispanité comme seul héritage valable, rejetant de ce fait aussi bien les cultures indiennes qu'africaines. D'où une crise d'identité culturelle dans nos pays et un racisme alarmant de la population, qui nie quotidiennement ses propres caractéristiques phénotypiques et/ou culturelles d'origine africaine ou indienne.

Pour souligner l'héritage africain, le mouvement culturel a d'abord adopté une stratégie politique et culturelle basée sur la reconnaissance du phénomène du "mulatage"². Il s'agissait de développer cette catégorie conceptuelle et politique, pour souligner ce que notre conformation comme population dominicaine doit au processus historique de mélange de trois cultures.

Cependant, la majorité de la population dominicaine, quand elle recherche ses ancêtres, souhaite généralement se trouver un-e parent-e — même très lointain-e — d'origine espagnole. On voit souvent des Dominicain-e-s qui s'enorgueillissent de savoir que leur arrière-grand-mère (père) était espagnole, qui vantent ses yeux bleus, ses cheveux lisses et sa peau blanche. Mais peu d'entre nous cherchent à savoir de quelle partie d'Afrique nous venons et qui pouvaient être nos arrières grands-parents africain-e-s. La stratégie de la reconnaissance du "mulatage" comportait donc un piège : continuer à présenter comme fondamental l'héritage espagnol, et non pas africain ou indien.

Par ailleurs, en République Dominicaine, le terme de mulâtre possède des connotations bien précises. Par exemple, une mulâtre, dans notre pays, est une femme à la peau foncée dont on remarque les fesses généreuses et que les touristes blancs étrangers considèrent comme un objet sexuel. Le terme est exotique, associé à la vente du corps. Assurément, la majeure partie de la population dominicaine, même si elle a la peau foncée, préfère se nommer mulâtre plutôt que noire, parce que dans une certaine

² Le terme espagnol traduit par ce néologisme est celui de "mulataje", qui désigne précisément le "mélange" de populations et de cultures d'origine africaine et de populations blanches-occidentales. Le terme de "métissage" était impropre. D'abord à cause de ses connotations en français, dans le cadre de la pensée universaliste et assimilationniste. Ensuite, parce qu'en Amérique latine, la problématique du métissage fait référence spécifiquement au "mélange" des populations "indiennes" et "blanches". Le terme de "métisse" est généralement utilisé pour désigner, par opposition à une personne "indienne", une personne considérée comme "blanche" — mais non pas "espagnole" ou "créole".

mesure cela lui permet de ne pas s'accepter comme noire. De fait, se nommer mulâtre ne signifie nullement que l'on revendique consciemment d'être le produit de trois cultures, du métissage. C'est plutôt le côté exotique du terme qui fait son succès.

De surcroît, le concept de "mulatage", qui désigne une combinaison entre blanc et noir, laisse de côté l'héritage indien. Or, même s'il est certain que pour des raisons historiques —l'extermination de la population indienne— il est difficile de trouver beaucoup de traces palpables de ces cultures, nier l'héritage indien conduit à visualiser la culture comme quelque chose de statique. En effet, même si on ne rencontre pas beaucoup d'objets matériels issus des cultures indiennes, il existe sans doute de nombreux autres éléments liés aux coutumes, à la vision du monde, etc, à travers lesquels les cultures indiennes sont présentes encore aujourd'hui, même transformées sous l'effet du métissage.

Enfin, d'où vient ce concept de "mulâtre"? Les colonisateurs créèrent ce terme pour désigner les Noir-e-s esclaves à partir de "mule" (animal femelle, issu de la combinaison d'un âne et d'une jument), et de la racine "atre", qui étymologiquement désigne le résidu de couleur noire (sale) issu du processus de lavage de l'argent. Il s'agit ainsi d'un concept dépréciatif. C'est pourquoi, même si cette catégorie est considérée comme valable au sein des classifications ethno-raciales, il est nécessaire de construire de nouveaux concepts pour nous nommer et nous re-nommer. Certains secteurs critiquent donc l'utilisation du concept de "mulatage" comme stratégie de lutte.

C'est pourquoi certaines féministes faisant partie parallèlement de ce mouvement culturel, décident de baser plutôt la proposition politique sur la négritude. Celle-ci devient un élément-clé de résistance pour souligner notamment comment chaque Dominicain-e nie quotidiennement la culture africaine, élément fondamental de notre culture, de la même façon que la nient les différentes instances de transmission des valeurs culturelles (école, médias et famille entre autres).

C'est donc sur cette double base —l'absence de la problématique du racisme au sein du féminisme et le choix de la stratégie du "mulatage" pour affronter la commémoration des 500 ans de "l'évangélisation", de la "découverte de l'Amérique" ou de la "rencontre des cultures"— qu'apparaît la *Casa por la Identidad de las Mujeres Afro. Identidad* a pour objectifs fondamentaux de rendre visible le racisme dans une société qui défend une pseudo "démocratie raciale", et d'élever l'estime de soi des femmes Noires victimes du racisme et du sexisme.

Comment fonctionne votre groupe, quels sont ses objectifs?

Formé en 1989, *Identidad* est un collectif de femmes dominicaines qui travaille pour la transformation des structures sociales, politiques, économiques et culturelles qui reproduisent et transmettent le racisme et le sexisme. *Identidad* surgit à l'initiative d'un groupe de femmes "Noires", dont beaucoup sont féministes. Nous voulions lancer un travail de réflexion et de prise de conscience, en partant du principe qu'il était impossible de construire une société plus équitable, plus juste et plus humaine sans transformer l'ensemble des aspects qui définissent l'identité "raciale" et les implications du racisme, en particulier pour les femmes.

Depuis le début, notre mission principale a consisté à affronter toutes les manifestations du racisme et du sexisme, et à promouvoir les apports de la culture africaine —délégitimée et dévalorisée depuis des siècles par le processus de la colonisation européenne de nos terres.

Nous surgissons dans les années quatre-vingt, dans la période du boom des organisations et des ONGs. L'idée à l'époque est que ces ONGs puissent servir d'intermédiaires entre l'État et les secteurs populaires, ou plus exactement que ces ONGs permettent aux secteurs populaires, à travers un processus de formation et de prise de conscience, d'adresser à l'État l'ensemble de leurs revendications fondamentales de survie et de citoyenneté. Ces organisations prétendaient également amener une analyse plus générale sur la situation du pays, en particulier sur le système classiste, raciste et patriarcal.

Identidad s'inscrit dans ce cadre. A ses débuts, elle se caractérise par sa profonde croyance dans l'engagement et dans l'utopie de combattre le racisme —même si nous vivons dans un pays qui nie son existence, alors même qu'il s'agit d'une idéologie d'État basée sur un pseudo-nationalisme construit autour de l'anti-haïtianisme.

Pour la plupart, nous venons d'une expérience organisationnelle dans le mouvement des femmes et dans le féminisme. Cette expérience nous a nourries, en nous apprenant qu'il fallait rendre visible le racisme dans notre pays, en même temps que définir des stratégies pour le combattre. Mais surtout, le projet d'*Identidad* cherchait aussi à montrer comment le racisme se manifeste différemment pour les femmes et pour les hommes, frappant plus durement les femmes. Sur ce plan, le féminisme nous a beaucoup apporté, en nous permettant de comprendre que nos existences sont traversées de multiples contradictions liées à différentes conditions. Le sexisme, le racisme et le classisme apparaissent alors comme trois axes de domination qui ne sont pas mutuellement excluants, ni en termes d'analyse ni en termes de vécu.

En ce sens, depuis l'esclavagisme, nous avons été vues comme des entités reproductrices d'esclaves. Ensuite, nous avons été confinées aux espaces peu rémunérés et peu valorisés, notamment dans le travail domestique, qui prolonge l'esclavage. Nous n'avons pas accès aux services publics. Pour la grande majorité de la population qui ne porte pas de "grands noms" synonymes de solvabilité économique, les nécessités fondamentales —logement, eau, alimentation, éducation— ne sont pas satisfaites. Ici, plus on a la peau sombre, plus on est frappé-e par la pauvreté, et les femmes sont les plus touchées.

Être Noire ou d'ascendance africaine signifie ne pas avoir une "bonne présentation" —le modèle légitimé étant ce qui se rapproche le plus de ce qui est occidental-blanc. Or cette "bonne présentation" conditionne l'accès à l'emploi. Et l'on sait ce que cela veut dire, en termes symboliques, dans le cadre du sexisme, avoir ou non une "bonne présentation". Il s'agit de toute une certaine image des femmes, qui affecte énormément notre auto-estime et la manière dont la société nous considère. En ce qui concerne les femmes noires, la seule image valorisée est celle du corps, un corps qui peut faire l'objet de trafic national et international. A tel point que la République Dominicaine est aujourd'hui le 4ème pays du monde pour ce qui concerne le trafic de femmes.

C'est pourquoi le travail d'*Identidad* a pour but de :

- a. Contribuer à la prise de conscience des femmes noires du fond politique et idéologique de la subordination et de la nécessité d'orienter notre lutte ethno-politique dans une perspective féministe.
- b. Démystifier les stéréotypes, les mythes et les préjugés à propos des femmes noires et contribuer au changement de la situation socio-économique de marginalisation que nous impose la société patriarcale et raciste.
- c. Mettre en valeur ce que les femmes noires ont apporté à notre conformation comme peuple et favoriser un processus de réaffirmation de notre identité, qui renforce l'autodétermination des femmes d'origine africaine dans tous les domaines.
- d. Favoriser les échanges, la communication et la solidarité avec d'autres groupes et entités qui luttent contre le racisme et le sexisme de par le monde, et plus particulièrement en Amérique latine et dans les Caraïbes.
- e. Peser sur les instances de l'État responsables de l'élaboration et de la mise en oeuvre de différentes politiques, pour en changer le caractère raciste et sexiste et faire avancer un modèle de développement qui ne discrimine personne sur la base de sa condition ethnique, de classe ou de sexe, entre autres.

Pour atteindre ses objectifs, *Identidad* développe trois axes d'action.

- La formation et l'éducation, en travaillant avec des groupes, des collectifs, des institutions de femmes, la population étudiante, les enseignant-e-s.
- L'action culturelle, pour souligner et mettre en valeur les apports de la culture africaine.
- La communication, par le biais de campagnes contre le racisme et le sexisme.

Nous avons également réalisé plusieurs publications sur ces thèmes.

Quel est votre impact dans la société dominicaine?

Bien que nous soyons relativement peu nombreuses dans le collectif —une vingtaine de militantes actives—, bien qu'au début le mouvement culturel et le mouvement des femmes aient montré une certaine résistance à notre proposition, en nous accusant d'atomiser davantage les mouvements selon la couleur de la peau, *Identidad* est devenue une référence importante. A cela, plusieurs raisons.

D'abord, il n'existe en République Dominicaine que deux groupes de femmes qui abordent le thème du racisme, et tout particulièrement en le mettant en rapport avec le sexisme. L'un est le Mouvement de femmes dominico-haïtiennes (MUDHA), qui lutte pour la reconnaissance des droits des femmes d'origine haïtienne nées en République Dominicaine et à qui la nationalité est niée, ainsi que pour élever l'auto-estime des femmes. L'autre est notre groupe, *Identidad*.

Nos actions, liées à celles d'autres institutions et personnes, ont permis que le thème du racisme apparaisse sur la place publique et devienne un thème de débat dans les mouvements sociaux, dans les médias, dans les universités et dans les écoles, privées et publiques. Avec pour résultat qu'aujourd'hui, de nombreuses institutions et collectifs sont intéressé-e-s à aborder la question, ainsi que d'autres instances sociales et politiques dans le pays.

Ces derniers temps, surtout dans la jeunesse, on remarque une augmentation de l'utilisation d'éléments symboliques —comme les cheveux naturels, les tresses, certaines couleurs dans les vêtements— qui étaient niées jusqu'à présent et deviennent des éléments importants de visibilité et de réappropriation de la culture africaine. Nous pensons qu'*Identidad* a joué son rôle dans cette évolution.

Au sein du mouvement culturel, *Identidad* demeure un collectif qu'il faut prendre en compte aussi bien pour organiser des mobilisations que pour lancer des analyses et des réflexions dans l'espace académique-universitaire, et surtout, sur le plan international. En effet, *Identidad* a été le pilier de l'organisation de la 1ère rencontre de femmes noires latino-américaines et des Caraïbes, et du réseau qui en est issu : nous possédons donc des liens importants avec d'autres groupes dans le continent.

De surcroît, différentes universités étrangères nous ont envoyé des étudiantes afin qu'elles réalisent leur pratique de terrain au sein d'*Identidad*. Nous possédons également des liens de coopération avec un certain nombre d'institutions, d'organisations et de collectifs internationaux.

Comment vous situez-vous par rapport au processus d'institutionnalisation du mouvement féministe qu'on observe dans toute la région?

Identidad naît avec l'idée d'être un collectif de femmes militantes, de femmes dominicaines d'origine afro. Le fait d'assumer fièrement cette identité et la nécessité qu'elle soit revalorisée dans la société conduisait *Identidad* à être non pas une institution, mais un espace de vie et de solidarité, loin des structures bureaucratiques fonctionnelles. L'engagement de chacune devait être le principal soutien du projet.

Il en fut ainsi au début. *Identidad* était "notre maison" à toutes et nous agissions sans ressources, mais avec des convictions. La Première rencontre de femmes noires latino-américaines et caribéennes en fut un exemple, de même qu'une série d'ateliers et d'activités culturelles que nous déployâmes dans tout le pays. Cependant, progressivement, la coopération internationale décida d'attribuer des ressources aux pays du Sud, et la République Dominicaine ne fut pas épargnée par ce phénomène. L'argent commença à devenir la raison principale de la mobilisation du mouvement social. L'autonomie et l'autogestion ne furent pas les stratégies choisies... au contraire. L'arrivée des ces ressources produisit la bureaucratisation, la cooptation, la dépendance et l'institutionnalisation.

De fil en aiguille, les agences financières se mirent à exiger de leurs "contreparties" "certaines capacités de gestion, d'administration et des structures solides" qui permettent "le bon usage des ressources". Et beaucoup d'argent fut dépensé

pour faire en sorte que les institutions et collectifs deviennent "efficaces". Bien entendu, cela détournait l'attention des stratégies à adopter, et le boom du "renforcement institutionnel" commença. Et *Identidad* n'a pas échappé à ce processus.

Même si à travers les années nous avons prouvé l'importance politique de notre projet, les agences de coopération ne nous fournissaient pas de ressources parce que nous n'étions soi-disant "pas consolidées sur le plan institutionnel". Du coup, finalement, *Identidad* s'est jetée tête baissée dans un processus de "consolidation institutionnelle", et nous avons passé plusieurs années à essayer d'atteindre ce but. Le processus porta ses fruits, nous nous dotâmes d'une structure solide, nous étions organisées sur le plan administratif et nous savions monter des projets. Mais à quoi cela nous a-t-il servi? Pendant que nous nous renforçons sur le plan institutionnel, nous nous affaiblissions politiquement. Beaucoup d'entre nous sommes devenues salariées, sous la direction d'instances collectives — faisant partie du projet. Nous avons commencé cette pratique, ensemble, des années auparavant, mais peu à peu les rapports de pouvoir hiérarchiques sont devenus de plus en plus marqués — de fait ils existaient depuis le début. Le statut des différentes membres de l'association est devenu flou : employées? Membre du projet? Nous avons commencé à nous mobiliser surtout quand il y avait de l'argent, nous avons perdu de vue l'autonomie en tant que stratégie politique importante. *Identidad* est devenue une ONG de plus, malgré la résistance de beaucoup d'entre nous.

Nous avons continué quand même, avec très peu de ressources. Du coup, seules quelques-unes d'entre nous ont maintenu l'intérêt politique pour le projet, prenant sur nos épaules 24 heures sur 24 la tension que représente maintenir l'espace physique et réaliser les activités. Aujourd'hui, le reste des membres ne participe plus qu'aux réunions ponctuelles, n'assume plus l'engagement actif nécessaire à construire notre utopie, individuellement et collectivement. Cela se traduit par le fait de ne plus assumer les activités si on n'est pas salariée, par une faible motivation pour participer aux formations et aux débats sur le racisme et le sexisme, par une faible articulation avec les autres espaces politiquement proches. Nous sommes toujours les mêmes à assumer tout le travail... D'où la fatigue, l'épuisement de celles qui assument *Identidad* comme un projet de vie et d'appartenance. Il faut ajouter à cela les difficultés économiques de chacune et la nécessité d'un "retour" personnel et professionnel, d'écho, de "feedback", qu'*Identidad* n'offrait plus à celles qui continuaient.

Lors d'une assemblée en mars 2000, il a été proposé de clore *Identidad* en tant qu'institution. Celles qui avaient continué étant à bout de souffle, plus personne n'était intéressée à maintenir le cap politique d'*Identidad*, les forces étaient épuisées, il n'était plus possible de donner de l'oxygène à une institution qui n'aurait pas supporté une pichenette. A présent, celles d'entre nous qui rêvent qu'*Identidad* continue à être une référence importante, cherchons la manière de revenir aux débuts et de construire un espace autonome où le plus important soient les rêves et les envies, qu'il y ait ou non de l'argent à la clé, et même si nous n'avons pas des concepts gestionnaires dans la tête. Ce qui importe, c'est de savoir que nous sommes victimes du racisme et du sexisme et que si, personnellement et collectivement, nous ne les affrontons pas, personne, absolument personne, n'assumera notre lutte. C'est un luxe d'accepter que le système nous a vaincues, un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre.

Tu as parlé du concept du "mulatage", que vous avez critiqué. Tu emploies pour ta part le terme de "femme Noire" ou de "femme Afro" : quels sont les enjeux politiques de l'utilisation de chacun de ces termes?

Notre organisation apparaît en 1989 sous le nom de "Mouvement pour l'identité des femmes Noires", pourtant cinq ans plus tard, le nom se transforme en "Maison pour l'identité des femmes Afro". Le but du changement de termes —Noir devenant Afro— était de séduire davantage de femmes afin de les faire participer au collectif. En effet, il est certain que la plupart des femmes dominicaines n'assument pas le terme de "Noires", du fait même du racisme institutionnalisé et de l'indéfinition de notre identité culturelle.

D'autre part, récemment, cherchant de nouvelles catégories capables d'expliquer la diversité identitaire de populations comme la dominicaine, des féministes liées à *Identidad* ont lancé un débat intéressant sur le concept de "Noires". Comment éliminer la dichotomie Noir/Blanc imposée par un système patriarcal raciste qui n'offre que des classifications statiques? Ainsi que pour d'autres catégories comme femmes et hommes, cette dichotomie ne laisse pas de place aux autres conditions qui existent pourtant dans nos sociétés. Elle nie la diversité culturelle qui s'exprime dans différentes caractéristiques culturelles et phénotypiques. Il faut souligner que pour nous la notion de "phénotype" désigne non seulement des caractéristiques physiques produites par une condition biologique, mais surtout le sens attribué à cette condition biologique —qui sert à stéréotyper et discriminer différents groupes humains et qui prend comme base centrale la couleur de la peau. Il s'agit d'une des stratégies fondamentales qui sustentent le racisme. "Le Blanc" est légitimé comme paradigme valable et accepté dans une société raciste. Toute différence quelle qu'elle soit devient automatiquement "l'autre". "Le Noir" serait le contraire du "Blanc". Or cela ne reflète absolument pas les différences qui existent au sein de notre société, qui est un continuum multi-culturel issu du mélange de nombreuses cultures à travers le temps. C'est dans ce sens-là que certaines féministes estiment plus approprié de se dénommer Afrodominicaines : cette catégorie exprime la synthèse culturelle qu'est la "dominicanité", tout en faisant ressortir la prépondérance de la culture africaine.

Cela n'empêche que, dans un monde où ce qui est "Noir" n'est pas validé —ni culturellement ni socialement— il est également stratégique et politique d'assumer le terme Noir-e, comme un élément de résistance. Revaloriser "le Noir" veut dire, par exemple, assumer comme positif ce qui pendant des siècles a été discriminé et sous-évalué. Cela amène à créer d'autres paramètres de beauté, à légitimer toutes les expressions de l'héritage africain —les rendre visibles dans l'histoire, savoir qui ont été nos ancêtres, souligner les luttes de résistance menées pendant l'esclavagisme— mais aussi à les rendre visibles dans nos manières de nous habiller, de nous coiffer, de nous alimenter, de nous imaginer, dans la spiritualité, dans les traditions. C'est-à-dire pratiquer la résistance quotidienne et nous auto-dénommer Noir-e-s. En effet, seul le fait de nous auto-dénommer ainsi produit un sens d'identité assumée positivement, et il s'agit là d'une manière valable de subvertir le système.

Comment s'articule votre groupe, Identidad, avec d'autres mouvements?

Identidad fait partie d'un mouvement culturel plus vaste qui se propose de revaloriser la culture africaine comme élément de notre identité culturelle, en même

temps que de rendre visible le racisme et de le combattre. En République Dominicaine, un certain nombre de groupes, d'ONGs et de personnes à titre individuel (principalement liées au milieu universitaire), ont abordé de diverses manières les thèmes de l'identité et du racisme. Certain-e-s réalisent des recherches et des publications, d'autres accompagnent certaines organisations populaires mixtes à travers un travail d'éducation, de formation et de conscientisation. Dans ce sens, diverses actions de formation, de débat et de mobilisation ont pu être articulées autour de ces thèmes.

Cependant, la majorité de ces groupes, institutions et personnes n'ont pas centré leurs analyses sur les relations qui existent entre le racisme et d'autres types de subordination comme le genre et la classe. On peut affirmer qu'*Identidad* est pionnière quant au fait d'aborder simultanément ces questions dans une perspective féministe.

Quel rôle ont joué les deux rencontres de femmes Noires qui ont eu lieu en 1992 puis en 1996?

La Ière Rencontre de femmes Noires d'Amérique latine et des Caraïbes a eu lieu en 1992, à Santo Domingo. La République Dominicaine avait été choisie comme siège parce que c'était là que se concentraient les activités internationales officielles de célébration des 500 ans patronnées par l'Église catholique et les gouvernements. En effet, Santo Domingo, baptisée Hispaniola par les colonisateurs, était la "Première" d'Amérique, la première île où Colomb avait abordé. Il s'agissait donc de faire de la rencontre une activité de résistance contre ces célébrations.

La rencontre avait trois objectifs principaux :

- analyser la situation des femmes Noires dans chacun des pays de la région, en soulignant en particulier leur situation socio-économique, culturelle et politique, et comment les affectait le phénomène du racisme
- analyser la situation du racisme de manière générale
- élaborer une proposition d'articulation, et concrètement créer un réseau de femmes Afrocaribéennes et Afrolatinoaméricaines

Cette rencontre a marqué une étape notable et constitué un apport important pour les femmes Afrocaribéennes et Afrolatinoaméricaines. C'était la première fois qu'avait lieu un événement international de ce type. En soi, c'était déjà une grande avancée que d'ouvrir collectivement le débat sur les rapports entre "race", classe et genre. Dans la société dominicaine, la rencontre a eu un impact aussi bien sur le mouvement de femmes et sur le mouvement féministe, que sur d'autres mouvements sociaux et culturels. De surcroît, des débats ont été suscités dans la presse et dans les secteurs liés à la célébration des 500 ans. Enfin, à l'issue de cette rencontre, se sont formés différents groupes et collectifs de femmes Noires —notamment à Puerto Rico, au Honduras, au Nicaragua et au Panama.

De la rencontre, naît également le Réseau de femmes Afrocaribéennes et Afrolatinoaméricaines, un important espace qui nous permet d'articuler nos propositions avec une vision plus générale, de partager nos expériences et les informations dont nous disposons, ainsi que de coordonner certaines actions, aussi bien de débat que de

mobilisation. Pendant les quatre premières années, la République Dominicaine a été le siège du Réseau.

Construire et maintenir ce réseau, espace d'articulation principalement entre femmes Noires qui luttent contre le racisme et le sexisme, signifie beaucoup d'efforts. Il faut en particulier des ressources pour maintenir une communication fluide — nous vivons toutes dans des pays différents. Or ces ressources, nous ne les avons pas. Pourtant, contre vents et marées, nous avons réussi à maintenir un bulletin d'information et de liaison, *Cimarrona*³, et nous avons organisé ensemble un certain nombre d'événements pour avancer dans notre réflexion théorique et dans nos stratégies de lutte collective. Nous avons notamment coordonné deux activités internationales avec des femmes Indiennes, pour analyser les phénomènes du racisme et du sexisme dans chacun des deux groupes, identifier les différences et les ressemblances et définir un plan d'action général, tout en préparant des mobilisations nationales sur la base de l'expérience de chaque pays.

La IIème Rencontre de femmes Noires s'est déroulée à San José, Costa Rica, en 1996. Ses buts étaient notamment :

- analyser la situation sociale, économique et culturelle des femmes Noires (impact du genre et de la "race")
- évaluer le fonctionnement de notre Réseau
- préparer un plan d'action général pour les deux années suivantes.

Cette IIème Rencontre a montré le développement des organisations de femmes Noires : les groupes et collectifs se sont multipliés. Cependant, il a révélé simultanément le faible niveau politique des organisations, observable à la fois dans la faiblesse de l'analyse théorique du racisme et du sexisme et dans le haut degré d'institutionnalisation de ces organisations — aussi bien en termes de fonctionnement que de structures et d'action politique. Dans la pratique, beaucoup de leurs priorités sont liées à certaines impositions subtiles des agences de coopération qui les financent. Leur capacité politique à faire des propositions autonomes laisse à désirer. Enfin, une bonne partie de leur action politique continue à avoir pour cadre les résultats de la conférence de Pékin et la campagne de suivi de la IVème conférence mondiale de la Femme, ce qui évidemment nuit à l'élaboration de projets propres. En effet, il est facile de montrer que cette conférence, au lieu de renforcer politiquement les groupes, les a démobilisés. La plupart d'entre eux se sont jetés à corps perdu dans un processus de bureaucratisation, de lobbying auprès des gouvernements (la plupart du temps sans grand succès) et d'ONGisation qui a absorbé les maigres ressources dont nous disposions.

³ Le *cimarronaje* désigne en République Dominicaine les pratiques de "marronage" des populations esclavisées qui s'échappaient et/ou résistaient de diverses manières. La lutte armée, la fuite et la création de communautés dans les zones montagneuses (*Palenques* en Colombie, *Quilombos* au Brésil) ont été aussi bien le fait de femmes que d'hommes. Cependant, les pratiques des femmes ont été moins étudiées et parfois réduites à des pratiques "domestiques", comme par exemple des tentatives d'empoisonner la nourriture des "maîtres". Une des rares figures féminines promue au rang de symbole est *Juana la loca*, ou "Jeanne sans chemise", qui dirigea des opérations armées.

Il était prévu de réaliser une III^{ème} rencontre en Colombie, deux ans après la II^{ème}, mais les difficultés économiques et organisationnelles n'ont pas encore permis qu'elle ait lieu.

De fait, ces rencontres constituent des espaces importants qui nous permettent de prendre le pouls du mouvement, de mesurer ses avancées, de percevoir ses limites et de penser à ses perspectives. Pendant les premières années du réseau et avec l'enthousiasme suscité par la I^{ère} rencontre, les activités et les débats à propos des femmes Noires, de l'identité et du racisme ont été nombreux et de qualité. Cependant, au fil du temps et surtout au cours des deux dernières années, on assiste à un affaiblissement aussi bien du réseau que de beaucoup de groupes et collectifs.

Il y a certainement beaucoup de raisons à cela, mais nous voudrions souligner deux éléments importants.

D'abord, plus que s'être constitués comme des espaces de pratique politique pour des militantes, beaucoup de ces groupes et collectifs se sont formés sur des bases institutionnelles —difficiles à soutenir aussi bien financièrement qu'en termes de personnel. Du fait de la crise des agences de coopération internationale et de l'orientation de leurs financements, il est évident que les thèmes du racisme et de l'identité sont chaque fois moins intéressants pour elles. Or il n'a pas eu de processus autogestionnaire parmi les collectifs de femmes Noires, qui leur permette d'exister sans financements. Le processus d'institutionnalisation les a conduit à se soucier davantage de nécessités administratives et bureaucratiques, que de se renforcer politiquement autour de leurs revendications, de leur autonomie et de leurs stratégies pour produire des changements réels en matière de racisme et de sexisme.

Ensuite, la crise générale des mouvements sociaux a un étroit rapport avec la pauvreté. La plupart des femmes Noires se situent parmi les secteurs de faibles revenus : l'effort pour la subsistance quotidienne ne laisse souvent ni place ni énergie pour l'activité politique.

Comment se déroule la lutte des lesbiennes Noires féministes?

Quand, du fait de tes multiples identités, tu es subordonnée en fonction de tes différentes conditions, et que tu les sépares pour faire une analyse plus spécifique de chacune, tu te rends compte de combien il est difficile d'être une femme, Noire et lesbienne. Cela sans évoquer d'autres éléments qui débordent du cadre de cette discussion.

Je ne ferai pas de grands développements sur les discriminations que nous vivons sur le plan général comme lesbiennes dans les différentes sociétés, car c'est un thème qu'il faudrait approfondir ailleurs. Je rappellerai juste que cette discrimination fait partie du système patriarcal et androcentriste qui impose l'hétérosexualité comme obligatoire et qui en fait même une source de violence et de répression de la liberté sexuelle. Être lesbienne, pour moi, constitue une des manières les plus coupantes de subvertir le système, parce que cela menace toute une série de rôles et de stéréotypes imposés aux femmes. Cela explique que la tension quotidienne ici soit pesante, et quand tu y ajoutes la cruauté du racisme, c'est pire!

Au sein de la communauté Noire, il existe beaucoup de préjugés sur le lesbianisme. Et quand je parle de communauté, je ne fait pas référence uniquement à l'espace territorial et structurel qui sous-tend l'existence d'une importante population métisse où prédominent les origines africaines, mais aussi aux manières de voir le monde, à la pensée, aux attitudes et aux actions collectives et individuelles qui le caractérisent, et à l'interaction de ces dimensions. Du fait même du racisme, une femme Noire est perçue comme un symbole sexuel érotique et exotique par les hommes —et pas seulement pour les hommes Blancs. De plus, les religions judéo-chrétiennes et protestantes qui affirment que les femmes doivent être essentiellement des mères-épouses-esclaves ont une grande influence. Ces deux éléments, d'après moi, pèsent particulièrement dans une vision où l'hétérosexualité est le seul modèle valable de relation sexuelle. A cela, il faut ajouter le peu d'informations dont nous disposons, du fait des maigres possibilités de faire des études et d'une série d'autres éléments que je n'énumérerai pas ici.

Au sein même du mouvement de femmes Noires, du fait de ce que je viens de dire, le lesbianisme est souvent vu comme un péché, comme une maladie ou comme du libertinage, et non pas comme un choix ou une préférence. En ce sens, le thème a très peu été abordé, et quand nous parvenons à le faire, il s'agit toujours d'un élément de tensions entre nous —même s'il existe dans notre mouvement beaucoup de lesbiennes, y compris avec une position de direction dans les luttes. Pire encore : quand apparaît la résistance à aborder ce type de subordination, en lien avec l'élément "racial" et de genre, la discussion tourne autour de la question de savoir si nous sommes d'abord Noires, femmes ou lesbiennes. Il est difficile de faire comprendre que ces diverses identités font partie d'un continuum où l'on ne sait pas où commence une identité et où finit l'autre.

Malgré cela, le féminisme —en tant que proposition de vie théorique et politique— a ouvert un certain nombre de portes et fourni des espaces de débat dans ce domaine. Ce sont d'ailleurs surtout les féministes Noires lesbiennes qui ont ouvert ces portes, et pas les femmes non-Noires, féministes lesbiennes : pour ces dernières, le thème est absent. Cela montre bien le racisme qui existe dans le mouvement féministe à l'heure d'aborder la diversité de façon pratique et pas seulement discursive : quand tu n'es pas touchée directement par ces différences, il est manifeste que tu les écarter comme un problème "des autres".

Ce sont donc les Noires qui sont intéressées à aborder la question, ce qui se transforme pour nous en défi : ouvrir ces espaces au sein du féminisme, afin que cela ne reste pas un thème mineur ou marginal dans les rencontres. Nous voulons au contraire que cela devienne une préoccupation constante dans nos pratiques féministes de vie, dans notre quotidien : assumer les intérêts et les étendards de lutte les unes des autres.

Mais comment faire?

Comment intégrer les féministe non-Noires à ce processus sans que nous les Noires, nous perdions notre autonomie pour aborder dans la pratique et dans nos stratégies nos propres problématiques? Comment éviter que s'établissent des rapports de pouvoir dans cette solidarité? Comment articuler les différentes visions des différents groupes? Comment aborder le problème sans que cela nous transforme en victimes ou en oppresseuses? Comment créer sans nous tromper cette unité dans la diversité sur

laquelle nous misons tant? Ce sont des questions sans réponses, ou plutôt auxquelles nous sommes en train de chercher des réponses.

Quelles sont vos perspectives?

Bien que notre Réseau, en tant qu'espace d'articulation, traverse aujourd'hui une phase de faiblesse, les thèmes des femmes Noires, du racisme et de l'identité s'imposent comme une nécessité dans divers espaces nationaux et internationaux —et ils s'imposent chaque jour davantage. C'est le résultat de l'effort individuel et/ou collectif des militantes, de conjonctures internationales dont il ne faut pas négliger le poids, et de la réalité elle-même qui s'exprime cruellement dans la manière dont nous vivons la discrimination et les préjugés. Le racisme et l'identité sont de plus en plus perçus comme des thèmes centraux : même si c'est avec des limitations, ils sont désormais abordés comme des axes fondamentaux par exemple par les organisations qui travaillent les droits de la personne. Certains secteurs en tout cas commencent à s'en préoccuper.

Par ailleurs, ces dernières années, il s'est révélé nécessaire de créer davantage d'espaces d'articulation entre les différents pays, non seulement de la région mais entre continents : le phénomène de la migration internationale lui-même fait que chaque jour, la question du racisme et de l'identité est plus complexe. D'un côté, par le biais du métissage, la diversité identitaire des personnes et des groupes grandit, de l'autre, le racisme s'exprime d'une manière désastreuse pour ces mêmes groupes.

Les stratégies d'intervention des mouvements sociaux qui se consacrent à ces questions varient selon les régions, les pays et les groupes ethniques : bien que le racisme soit un phénomène mondial, et que dans son essence il parte d'une même logique, ses manifestations sont diverses. De la même manière, le phénomène de l'identité n'est pas statique, il change selon les réalités et les bases référentielles qui la fondent et la modifient, et qui ont des liens étroits avec chaque processus historique : comment s'est fait le métissage, qui étaient les groupes qui subordonnaient les autres, quels éléments de résistance sont apparus. Aborder ces questions ouvrirait une discussion infinie. Par exemple, être une personne Noire aux États-Unis ne passe pas par les mêmes références identitaires qu'être Noir-e ici, en République Dominicaine.

Il n'y a donc probablement pas de stratégies similaires ou uniques pour le mouvement : il en existe au contraire toute une gamme, dont je ne mentionnerai que quelques-unes.

En Amérique latine et aux Caraïbes, les mouvements orientent leurs stratégies dans différentes directions. L'une est la reconnaissance en elle-même de l'héritage africain dans notre culture, nié pendant des siècles, et de là la reconnaissance de la négritude comme une partie essentielle de l'identité et comme élément de résistance politique. Cela se traduit généralement par des recherches, analyses et activités culturelles, et par un processus de formation et d'éducation notamment. Ces mouvements réalisent très peu d'actions de mobilisation ou de dénonciation des discriminations racistes.

Comment définir l'identité même des latinoaméricain-e-s et caribéen-ne-s en termes de "race" ou en termes ethniques est un autre thème qui, ces derniers temps, a fait couler beaucoup d'encre. Mulâtres? Métis-se-s? Indien-ne-s? Noir-e-s? Afrocaribéen-ne-s? Etc... Que sommes-nous dans cette océan de diversité qu'a produit le processus de métissage? Et qui définit ce que nous sommes, comment serait-il plus correct de nous dénommer, politiquement?

Dans les Caraïbes anglophones par exemple, il existe des mouvements qui ont pour utopie le retour en Afrique. Ces mouvements sustentent cela par le fait que nous sommes le produit d'un esclavage qui nous a été imposé et que nous avons été obligé-e-s d'abandonner notre terre-mère africaine.

En ce qui nous concerne, comme femmes, comment aborder le combat contre le racisme et contre le sexisme d'une manière articulée, qui ne nous limite ni d'un côté ni de l'autre? Quelles sont les alliances importantes pour nous avec les espaces mixtes et comment atteindre notre autonomie comme femmes Noires? Ce sont des questions qu'il faut aujourd'hui poser sur la table pour en débattre et réfléchir.

Aux États-Unis par exemple, pour autant que je sache, la lutte pour éradiquer le racisme, du fait même du niveau de ségrégation qui existe, prend la forme de combats pour les droits civils et civiques qui sont refusés à la population Noire. Là-bas, la question de l'identité n'est pas centrale, dans la mesure où il existe une certaine cohésion et une certaine unanimité —je crois— pour se considérer comme Noir-e-s, même si dans le sens de ces revendications, la catégorie "afroaméricain-e" prend encore plus de poids, comme une manière de revendiquer un sens d'appartenance à l'Amérique tout en reconnaissant les origines africaines comme fondamentales.

Malgré les différentes stratégies et les pratiques variées selon les régions, il existe une volonté marquée de partager les expériences, les analyses, les réalités et les visions, entre les personnes et les mouvements qui se consacrent à la question du racisme et de l'identité à la fois comme une pratique personnelle et comme une pratique politique collective. Dans ce sens, nous avons réussi à maintenir des liens importants et des espaces de réflexion, de débats et d'échanges personnels. Peu de réseaux ou d'articulations concrètes possédant un certain niveau de suivi et de stabilité ont cependant pu être établis. Dans notre région par exemple, en plus du réseau de femmes afromatinoaméricaines et afrocaribéennes, le mouvement de résistance Indienne, Noire et populaire s'est transformé après 1992 en projet d'articulation qui a pris le nom de "Campagne de résistance Indienne, Noire et populaire" qui se maintient encore aujourd'hui, même s'il a moins d'impact qu'au début des années quatre-vingt dix. Depuis le Brésil et l'Uruguay, on observe aussi des tentatives d'articulation d'un réseau continental de peuples noirs qui n'est pas encore pleinement concrétisé. Il existe aussi d'autres initiatives, en dehors du mouvement, comme le réseau Sisters, une proposition du Conseil mondial des Églises à travers son programme de combat contre le racisme, et qui réalise mondialement des activités d'échange très intéressantes, mais qui ne possède pas encore son autonomie et qui est en cours de construction.

Propos recueillis et traduits par Jules Falquet

Pour plus d'informations, voir notamment :

(1992). *Memoria del 1er Encuentro de Mujeres Negras*. Santo Domingo.

ALBERT BATISTA, Celsa. (1990). *Mujer y esclavitud en Santo Domingo*. Santo Domingo : CEDEE. 129 pp.

CURIEL, Ochy; MENDOZA, Bienvenida; ESPINOSA, Yuderkys. *Racismo en las diferentes instancias sociales y políticas*. Santo Domingo : Casa por la Identidad de las Mujeres Afro.

CURIEL, Ochy. (1998). "Las Mujeres afrodominicanas. La interrelación de las variables género, etnia y clase. Una visión feminista". *Ciencia y Sociedad*, Vol. XXIII, n° 4, Oct-Dic. Santo Domingo : Intec.

CURIEL, Ochy; MENDOZA, Bienvenida; ESPINOSA, Yuderkys. (1999). *Identidad étnica y genérica*. Santo Domingo : Casa por la Identidad de las Mujeres Afro.

HOOKS, bell. (1981). *Ain't I a woman? Black women and feminism*. Boston : South End Press. 205 pp.

HOOKS, bell. (1984). *Feminist Theory. From margin to center*. Boston : South End Press. 174 pp.

HOOKS, bell. (1989). *Talking back. Thinking feminist. Thinking black*. Boston : South End Press. 184 pp.

HOOKS, bell. (1990). *Yearning. Race, gender and cultural politics*. Boston : South End Press. 236 pp.

HURBON, Laënnec. (2000). *L'insurrection des esclaves de Saint-Domingue (22-23 août 1791)*. Paris : Karthala. 271 pp.

JANSEN, Senaida; MILLIAN, Cecilia. (1991). *Género, trabajo y Etnia en los bateyes dominicanos*. Santo Domingo : Intec. Programa de Estudios de la Mujer.

LIRIANO, Alejandra. (1992). *El papel de la mujer de origen africano en Santo Domingo colonial. Siglo XVI y XVII*. Santo Domingo : CIPAF.

RED DE MUJERES AFROLATINOAMERICANAS Y AFROCARIBEÑAS. (1992-1994). *Boletina Cimarrona*, n°1, 2, 3, 4, 5. Santo Domingo.

VALDEZ, Mirta; FLORES, Daniel. (1990). *La identidad y conducta latinoamericana: la supervivencia futura*. Mexico : Plaza y Valdez.